

**Mots-clés** alternatives, habitat léger, vie collective, sociabilités, spatialités

**Résumé** À partir d'une enquête en immersion dans quatre lieux de vie collectifs et légers, cet article s'intéresse à des groupes d'habitant·es uni·es par un projet commun et expérimentant une autre manière de vivre ensemble. Parmi les formes alternatives d'habitats qui existent, celle-ci se distingue notamment par ses formes spatiales et matérielles. Construits en milieu rural sur des terrains souvent reculés, ces projets prennent les formes d'habitats légers, mobiles ou éphémères organisés autour d'espaces mutualisés. À partir d'une lecture des espaces dans leur diversité et des pratiques spatiales des habitant·es, l'article interroge les pratiques de vie collective, les formes de sociabilité et d'intimité qui se développent dans ces groupes. Il montre notamment le rôle des différents espaces, communs, privés et interstitiels, et des processus qui s'opèrent dans la création et l'entretien d'un vivre-ensemble renouvelé et plus largement dans un rapport au monde particulier que les formes spatiales matérialisent.

**Abstract** Based on immersive fieldwork conducted in four non-traditional collective housing units, this paper looks at groups of residents brought together by a common project and experimenting with a different way of living together. Of all the various alternative forms of housing that exist, this one stands out for its peculiar spatial and material forms. Built in remote rural areas, these projects feature lightweight, mobile or ephemeral dwellings organised around shared spaces. The practices of communal living and the forms of sociability and intimacy that develop in these groups are explored here, drawing on an analysis of the diversity of spaces and residents' uses of the space. Specifically, this article illustrates the role played by the various spaces—communal, private and interstitial—and the processes involved in creating and maintaining a renewed sense of togetherness as well as, more broadly, a particular relationship with the world that is embodied in spatial forms.

# Renouveler le vivre-ensemble au XXI<sup>e</sup> siècle : enquête sur le rapport aux espaces dans des habitats collectifs et légers en milieu rural

Depuis le début du xxi<sup>e</sup> siècle en Europe (Mésini, 2011; Angéras, 2015), on observe le déploiement de modes d'habiter peu visibles et peu documentés. Il s'agit notamment de collectifs d'habitant-es s'installant en milieu rural français sur des terrains partagés<sup>1</sup>. Ces groupes se démarquent des cadres traditionnels du logement (Fijalkow et Maresca, 2022) et expérimentent une manière de vivre ou d'habiter « autrement » (Costes, 2015; Leafé Christian, 2015), mettant l'accent sur le vivre-ensemble, l'autonomie (Duberland, 2021), le soin du vivant, le partage des ressources et, le cas échéant, l'éducation des enfants. S'ils partagent des similitudes avec les expériences d'habitat groupé autogéré des années 1980 (Bacqué et Vermeersh, 2007) et celles des formes coopératives d'habitat participatif (Bresson, 2016), les collectifs étudiés dans cet article se distinguent notamment par leurs choix en termes de constructions et d'aménagements.

Ce faisant, ces collectifs réinterrogent la notion de vivre-ensemble, prise ici comme un moyen de faire « communion » (Perret, 2014 : 16) au sein d'une société aux prises avec une « crise du lien social » (Moati, 2016 : 143). Vivre ensemble dans ces lieux renvoie à

diverses pratiques. D'une part, on observe ce que je désigne par « vie collective », à savoir tout ce qui découle de la volonté de s'organiser et de faire ensemble, par exemple les réunions organisationnelles et décisionnelles, les travaux d'entretien et d'aménagement, mais aussi les repas partagés ou encore les célébrations. Les temps de vie collectifs sont planifiés et sont réguliers, mais pas nécessairement quotidiens. Ils concernent tous-tes les habitant-es du lieu sans qu'il y ait d'obligation d'y prendre part systématiquement. D'autre part, je qualifierai de « sociabilités » les interactions quotidiennes entre les habitant-es ainsi que les pratiques de solidarité et d'entraide, relevant plutôt de l'informel et du spontané. Celles-ci découlent de la volonté d'être ensemble et en relation les un-es avec les autres.

Vie collective et sociabilités prennent ainsi des formes diverses selon les groupes qui se réapproprient les conditions spatiales et matérielles de leur habiter (Angéras, 2015). Ils soulèvent alors la question du rôle des différents espaces dans le projet de « vivre ensemble autrement » (d'Erm et Latic, 2009). Mon hypothèse est que si la vie collective et les sociabilités reflètent l'« expression d'un rapport au monde » (Tapie, 2014 : 11), les espaces en sont la matérialité. L'article interroge le rôle joué par les espaces, communs, privés et entre-deux, dans la création et l'entretien

**1 La question de la propriété prend différentes formes selon les groupes : société civile immobilière, association propriétaire, bail emphytéotique, etc.**

de ce vivre-ensemble. En particulier, il se concentre sur les formes que prennent la vie collective, les espaces dans lesquels vie collective et sociabilités peuvent émerger et les processus de préservation de l'intimité.

L'article se base sur une enquête exploratoire et inductive (St Denis *et al.*, 2015) de quatre lieux de vie collectifs et légers en France réalisée entre janvier et juin 2023 durant laquelle j'ai principalement mobilisé l'observation flottante (Pétonnet, 1982) et l'entretien semi directif, mais également, lorsque les habitant-es me le permettaient, le dessin et la photographie. Du fait de son caractère exploratoire, les conditions d'immersion de l'enquête (durée, saison, condition d'hébergement, entente avec les habitant-es) ont varié d'un terrain à l'autre. Si ces conditions ne sont pas sans effet sur la lecture que j'ai pu faire des dynamiques à l'œuvre dans ces lieux de vie, elles donnent, à mon sens, une richesse au matériau analysé, car elles relèvent d'une « aventure personnelle » (Favret-Saada, 1990 : 5) et nourrissent une réflexion épistémologique importante sur les biais d'une recherche immersive courte et multisite.

L'article se structure en quatre parties. La première permet de préciser certains éléments contextuels et de présenter les terrains d'enquête. La deuxième partie se focalise sur les espaces de la vie collective dont la dynamique apparaît variable en fonction des terrains et au fil du temps. Dans la troisième partie, le regard porte sur les sociabilités pour rendre compte des processus spatiaux qui facilitent ou entravent leur développement. Finalement, la dernière partie aborde les espaces du repli sur soi et de l'intimité dont nous verrons qu'ils ne relèvent pas simplement de l'espace privé.

### **Présentation des terrains d'enquête et de leur forme spatiale**

Les collectifs étudiés sont implantés sur des territoires ruraux déjà traversés par les « migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales » des années 1960 (Rouvière, 2016), dessinant des régions motrices en termes de dynamiques locales et d'alternatives (Duberland, 2021). Ce contexte historico-géographique « incite à redevenir

acteur-ices d'un territoire » (Angeras, 2022 : 174) rural en développant des activités en interaction avec les habitant-es indigènes.

Les terrains sur lesquels ces groupes sont installés s'étendent sur de larges superficies et mêlent divers types de paysages (prairies, forêts, cultures) qu'ils prennent soin de préserver. Dans le cadre d'une réflexion écologique notamment, les individus formant ces collectifs bâtissent et aménagent souvent en autoconstruction des habitations « légères, mobiles et éphémères » (Mésini, 2011), plus communément appelées habitats légers. Ces habitations prennent des formes architecturales multiples allant des yourtes, dômes et caravanes à des cabanes toutes singulières, érigées de préférence en matériaux locaux naturels (bois, paille, terre, chanvre, etc.) et sans fondations, justifiant l'appellation récente d'« habitats réversibles » (Hameaux légers, 2023 : 10). Bien qu'implantées sur un terrain partagé, ces constructions sont des espaces réservés à l'individu ou à son noyau familial et à son intimité. Elles sont dispersées sur le terrain de manière plus ou moins étendue, avec un rayon de 150 mètres à plus de 500 mètres autour des espaces communs.

En outre, dans la perspective de « vivre ensemble autrement » (d'Erm et Lazic, 2009), les groupes étudiés mutualisent de vastes espaces communs ou collectifs. Ces espaces sont souvent aménagés dans d'anciens corps de ferme réhabilités, des ruines restaurées ou des maisons traditionnelles rénovées. On y trouve cuisine, salon et salle de bain collectives, mais aussi parfois bureau, bibliothèque, menuiserie, salle de yoga ou de danse, etc. Ils sont concentrés en un pôle dense et attractif et servent de point de convergence pour les déplacements des habitant-es dans leurs activités quotidiennes. Autour de ce noyau central, les espaces extérieurs tels que les chemins, les jardins, les cuisines d'été ainsi que les zones dédiées aux activités agricoles ou de loisirs sont nombreux et très fréquentés par les habitant-es. En périphérie, les espaces naturels occupent la plus grosse proportion de l'espace, mais ils sont moins fréquentés par les habitant-es.



**Fig. 1** Schémas de la répartition des constructions sur les terrains d'enquête. © Eva Nora-Couot, 2023.

Les quatre terrains d'enquête ont été sélectionnés pour leur diversité spatiale et leur dynamique collective (Fig. 1)<sup>2</sup>. Il s'agit de :

- **Talénaz** est un collectif familial établi dans les Basses-Pyrénées en 2020. 25 personnes de 0 à 70 ans vivent actuellement sur les 74 hectares de terrain. La partie sud du terrain comprend la bâtisse commune et les bâtiments agricoles réhabilités en espaces de travail et de stockage. Autour, une dizaine d'habitations légères telles que yourtes, dômes et cabanes ont été construites.
- **Ectoniel**, un collectif familial (constitué de foyers familiaux avec ou sans enfants) et intergénérationnel de 17 adultes et 17 enfants. Le groupe s'est établi en 2012 sur un domaine de 46 hectares dans le sud-ouest de la France. Il occupe une ancienne ferme entourée de plusieurs hectares de forêt divisée en deux par une route peu fréquentée au bord de laquelle se trouvent les bâtiments communs. Les habitations légères (principalement des yourtes) sont dispersées et plus ou moins dissimulées par la végétation environnante.
- **Eobiwa**, implanté en 2016 sur un terrain de 3 hectares au milieu des élevages de charolaises bourguignonnes. À l'heure

actuelle, le collectif est composé de 11 personnes, dont la majorité ont entre 25 et 35 ans. La vie collective et les sociabilités y sont intenses. Les habitations individuelles, à l'exception de celle d'un foyer avec enfant, sont assimilables à des chambres.

- **Mafassé** est un collectif fermier d'une quinzaine d'habitant-es, bénévoles qui habitent et entretiennent la ferme depuis 2009 dans le sud du Massif central. Âgés d'une quarantaine d'années, tous et toutes s'autoqualifient de néoruraux du fait de leur parcours professionnel et résidentiel, ayant pour la plupart vécu et travaillé en ville. Sur le terrain fortement boisé et vallonné de 31 hectares sont dispersées des constructions légères d'une grande diversité. Un corps de ferme en ruine a été rénové simultanément en lieu de vie et de travail.

### Les formes et espaces de la vie collective

Face à une société où « les formes hypermodernes de la consommation [...] semblent contribuer au délitement du lien social » (Moati, 2016 : 143), les habitant-es des collectifs étudiés disent se rassembler dans l'objectif de faire collectif et de développer de nouveaux moyens de vivre ensemble. Dans cette optique, iels aménagent leurs espaces pour répondre aux besoins spécifiques de la vie collective et de ses diverses activités : organisationnelles, décisionnelles et festives.

**2** Afin de respecter l'anonymat des enquêté-es, les noms des lieux comme des personnes ont été anonymisés.

### **La vie collective, un travail pluriel nécessaire**

La gestion collective d'un terrain, de bâtiments communs et parfois d'une activité professionnelle ainsi que celle des ressources et des conflits, la prise de décisions et l'accueil de nouveaux membres sont autant de tâches que le collectif doit prendre en charge. Cet aspect pratique de la vie collective semble fondamental au bon fonctionnement du groupe et à la pérennité du lieu. Il instaure une certaine routine, cadencée par des plannings visant à mobiliser un maximum d'habitant-es et codifiée par des chartes et accords tacites auxquels tous et toutes adhèrent. À travers des réunions, des chantiers collectifs ou encore des temps dits « restauratifs » en cas de tensions internes, le collectif soutient une dynamique de groupe qui renforce son unité et sa cohésion au fil du temps. La vie collective apparaît alors comme un travail consistant à « faire de la politique avec son corps, avec sa vie » (Barbe, 2016 : 113). Il ne s'agit pas uniquement de construire et d'entretenir le matériel, mais aussi de construire et d'entretenir le relationnel. Fabriquer le lieu de la même manière qu'est fabriquée la ZAD Notre-Dame-des-Landes (Pruvost, 2017 : 49) est une activité à temps plein à la fois discursive et manuelle assurant la subsistance du collectif<sup>3</sup>.

Les espaces où se déroule ce travail révèlent par ailleurs le « rapport au monde » (Tapie, 2014 : 11) dans lequel il s'inscrit. L'aménagement des espaces de réunion, par exemple, est bien loin des conventions du monde professionnel. À Eobiwa, Talénaz et Mafassé, les habitant-es s'installent dans des canapés ou autour d'une table dans la

pièce à vivre principale. Ces espaces très conviviaux participent à transformer le registre de la réunion d'ordinaire plus formelle. Il est alors habituel qu'au cours de ce qu'on appelle à Talénaz un « cercle des habitant-es », certain-es aillent se faire un café ou lancer la machine de linge qui se trouve à côté. À Mafassé, s'il fait suffisamment beau, la réunion hebdomadaire peut se tenir à l'extérieur, sous la pergola couverte de glycine. Du côté d'Ectoniel où la vie collective est réduite au nécessaire de la gestion, de l'entretien et des célébrations occasionnelles, l'espace de réunion est constitué de trois canapés en U faisant face à un grand tableau à craie montre que certains codes persistent.

Les espaces renseignent par ailleurs sur la densité de la vie collective. À Ectoniel, les espaces sont arrangés sobrement, peu décorés et de manière à faciliter leur usage : planning d'activités, boîtes à objets perdus, etc. À l'inverse, là où la vie collective est plus dense, un geste routinier personnel prend place (Breviglieri et Pattaroni, 2005) et on trouve de nombreuses marques d'appropriation : décorations, effets personnels, photos. Les habitant-es prennent aussi des habitudes et des libertés pour transformer l'espace et le rendre plus hospitalier.

### **La vie collective, une dynamique évolutive**

Bien que l'idéologie au fondement des collectifs étudiés contienne toujours un désir de vivre ensemble autrement, celui-ci ne s'exprime pas avec la même intensité selon les lieux. Quand j'é mets l'hypothèse que le travail à la ferme serait à l'origine de la forte densité des temps collectifs à Mafassé, une habitante m'explique :

*Je ne sais pas si c'est le travail qui nous fait descendre parce qu'en fait, clairement, des fois on n'a pas de travail à faire, mais on est trop content de descendre pour manger ensemble parce qu'en fait, M. elle dit souvent ça, elle dit « on n'est pas une ferme collective, on est un collectif fermier ». En fait l'envie d'abord c'est de vivre ensemble et d'inventer une manière de vivre ensemble, et ensuite bah il se trouve que quand ils ont trouvé le lieu, ben il y avait un élevage de chèvres [...]. Mais ça pourrait*

3 L'acronyme ZAD signifie zone d'aménagement différé. Il s'agit d'une procédure permettant aux collectivités de préempter progressivement du foncier dans le cadre d'une opération d'aménagement. À Notre-Dame-des-Landes dans les années 1970, une ZAD est créée dans le cadre d'un grand projet d'aéroport. Rebaptisé « Zone à défendre », ce projet sera à l'origine d'une lutte populaire s'étalant sur plusieurs décennies. Aujourd'hui, bien que le projet d'aéroport a été abandonné, la ZAD est encore partiellement habitée et fait figure de zone d'expérimentation anticapitaliste et anti-autoritaire sur laquelle des activités, notamment d'agriculture vivrière, sont mises en place.

*être autour de la culture, ça pourrait être autre chose de rassembleur, ça le serait aussi, quoi.* (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020).<sup>4</sup>

À Ectoniel en revanche, c'est avant tout l'envie d'offrir un cadre de vie privilégié aux enfants en instruction en famille et d'expérimenter un mode de vie plus sobre qui rassemble, ce qui explique qu'on n'y trouve pas les repas communs quotidiens de Mafassé ou d'Eobiwa. Du côté de Talénaz, en dehors des occasions spéciales, c'est l'aspect pratique qui justifie une organisation collective pour la préparation des repas du midi et la prise en charge des enfants.

Si la densité de la vie collective diffère entre les groupes, elle varie aussi au fil du temps au sein d'un même groupe. Comme en témoigne E. à Talénaz, la réalité de la vie collective conduit souvent à une fatigue généralisée qui pousse les membres à se recentrer sur eux-mêmes.

*Mais c'est vrai qu'au bout d'un moment... enfin souvent on faisait des soirées cinéma, tout au début on faisait vachement plus de trucs le soir. Et puis finalement, je pense qu'on est tous et toutes épuisé·es.* (Habitante de Talénaz, 35 ans, installée en 2020)

De même, à Mafassé, si, il y a quelques années, tous les repas se prenaient en collectif, aujourd'hui, les habitant·es ne se réunissent autour de la grande table qu'à l'heure du déjeuner.

*Je pense que petit à petit il y a eu un truc, petit à petit il y a eu des enfants, il y a eu des habitats plus confortables qui permettaient de manger chez soi et du coup les habitudes ont changé et ben... Je pense aussi une forme de maturité de l'âge qui fait que... Besoin de plus de calme des fois, et de trouver un équilibre là-dedans.* (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020)

Si les mutations familiales, l'apparition de nouveaux besoins au fil du temps et les transformations architecturales et matérielles semblent influencer la vie collective, d'autres facteurs comme les pratiques d'accueil, très fréquentes lorsqu'arrivent les beaux jours, peuvent par ailleurs la redynamiser. Ainsi à Ectoniel, ma présence en tant que woofeuse<sup>5</sup> a conduit à l'organisation de repas communs journaliers qui ne se produisaient pas d'ordinaire. Le fort turnover que connaît le groupe des habitant·es fait aussi varier les dynamiques de groupe, contrebalançant en partie le phénomène d'individualisation qui s'opère en injectant l'énergie des nouveaux et nouvelles arrivant·es.

Ainsi, la vie collective n'apparaît pas comme figée. Si, à l'origine, elle prend sa source dans un rêve et des valeurs partagées par tous les membres, le temps qui passe amène avec lui des changements dans la vie des individus, transformant lentement le rapport au collectif et à ses espaces.

### **Des sociabilités spatialisées**

Au terme « sociabilités », le *Dictionnaire de l'Académie française* reconnaît en 1798 le sens d'« aptitude naturelle à vivre en société », à fréquenter agréablement ses semblables (Académie française, 2024). C'est par les sociabilités que les individus prennent soin les uns des autres et préservent la bonne entente au sein du collectif. Les travaux sur l'habitat participatif montrent que « la proximité à la fois spatiale et sociale facilite les rapports de voisinage, les activités communes, les échanges de services, etc. » (Bresson, 2016 : 107). Dans les collectifs étudiés, la proximité sociospatiale existe du fait du partage d'espaces et d'un mode d'habiter atypique. Dans cette partie, je chercherai à identifier les différents processus spatiaux qui facilitent ou entravent le développement de sociabilités dans ces lieux de vie.

**5 Le réseau WWOOF (Worldwide Opportunities on Organic Farms) met en lien des bénévoles avec des fermes bio et paysannes. Les woofeur·ses sont hébergé·es et nourri·es par leurs hôtes en échange d'une aide aux activités agricoles. Ma présence sur certains terrains se faisait parfois dans ce cadre, notamment à Ectoniel.**

**4 Tout en maintenant l'anonymat des enquêté·es, je donnerai à chaque fois quelques-unes de leurs caractéristiques : femme ou homme, âge et date d'installation sur le lieu.**



**Fig. 2 Polyvalence de la pièce principale, Talénaz.**

© Eva Nora-Couot, 2023.

Cuisine

Salon et espace de réunion

Espace de jeu des enfants

Table à manger, dessiner, jouer

### **La polyvalence socialisatrice des espaces communs**

À Mafassé, la pièce de vie principale est à la fois une cuisine, une salle à manger, un salon, un espace où l'on travaille, lit, fait la fête et où ont lieu les réunions hebdomadaires. La polyvalence de cet espace amène les habitant-es à s'y rencontrer très fréquemment, que ce soit dans un cadre collectif ou personnel. Pour P. à Talénaz, où la configuration est relativement similaire (Fig. 2), venir faire sa vaisselle ou travailler dans la pièce de vie commune est synonyme de rencontres et d'échanges avec les autres habitant-es.

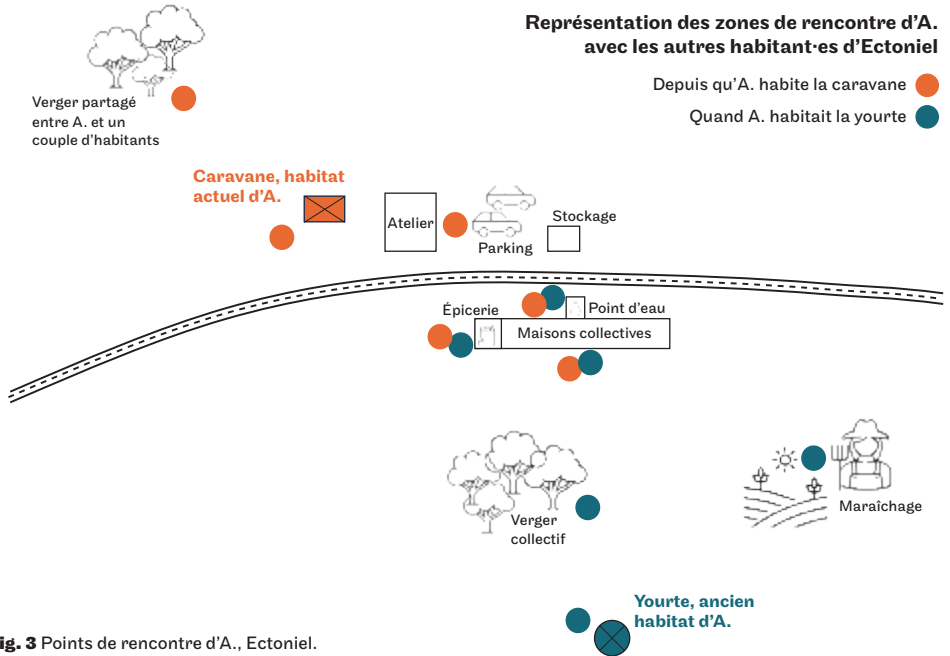
*Moi par exemple, j'aime bien aller faire la vaisselle là-bas, [...] c'est l'occasion de croiser du monde, de discuter, même si c'est pas longtemps, 10/20 minutes, j'aime bien y aller [...] en plus ça [ne] me dérange pas le bruit pour me concentrer [...]. J'aime bien le contact avec la bâtisse quoi. [...] Parce que là où on était [avant], on n'avait pas de lieu commun. C'était à chaque fois chez les gens, chez les uns, chez les autres. Ben c'est pas pareil parce que du coup, t'as pas de point de chute en commun quoi, tu peux pas dire « ah bah tiens, je vais aller traîner là-bas, je vais peut-être*

*tomber sur quelqu'un. » Non, il n'y en a pas. (Habitant de Mafassé, 49 ans, installé en 2023)*

Si cette polyvalence facilite les rencontres et les échanges, elle peut aussi être vécue comme une contrainte, car les sociabilités qui s'y jouent en permanence peuvent aller à l'encontre des besoins et usages des habitant-es.

À Mafassé, les habitant-es rénovent une partie de la ruine encore à nu pour y créer un espace de travail et de calme. Pour C., la création de cet espace est un besoin, car « là-haut c'est un dortoir, c'est un bureau, c'est une bibliothèque et c'est l'espace de jeu pour les enfants... c'est un étendoir à linge aussi, c'est trop quoi en fait » (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020).

Si la polyvalence des espaces collectifs semble, par leur configuration et la concentration des activités qui s'y déroulent, encourager les sociabilités au sein des lieux, cela se fait parfois aux dépens de certaines activités ou de certaines personnes. Ces espaces de rencontre ne sont toutefois pas les seuls espaces où se créent les sociabilités.



### « Sur ma route », sociabilités dans les espaces traversés

Observer et questionner les habitant-es sur leurs déplacements et leurs points de rencontre permet de comprendre que les sociabilités ne se font pas uniquement dans les espaces communs. Les interstices désignant les chemins reliant les divers espaces entre eux, lieux de passage, de croisement et étendues de vide, apparaissent aussi comme essentiels dans la sociabilité au sein du lieu bien qu'ils n'y soient pas, *a priori*, dédiés. Par exemple, du fait de son positionnement très central et de la possibilité de s'y abriter du soleil ou de la pluie, un petit hangar de stockage abritant des affaires destinées au don ou au troc à Ectoniel se retrouve régulièrement le lieu d'échanges longs et intimes. Son aspect sombre et poussiéreux contrastant fortement avec les sociabilités qui s'y développent révèle l'importance des interstices dans le tissage et l'entretien des liens sociaux. A. (habitante d'Ectoniel, 39 ans, installée 2019) m'explique que c'est surtout à l'extérieur qu'elle rencontre les autres membres du collectif : elle croise ses voisin-es les plus proches autour de son habitation et rencontre du monde sur les chemins autour du parking, du point d'eau

ou de l'épicerie (Fig. 3). Lorsqu'elle change d'habitat et passe d'une yourte en contrebas des maisons communes à une caravane située juste au-dessus, ses déplacements évoluent ainsi que les personnes avec qui elle a l'habitude de sociabiliser. « Avant j'étais plus dans le verger commun parce que c'était sur ma route, tu vois ? Là aussi il pouvait y avoir des gens. » L'exemple du verger révèle que les déplacements des habitant-es influencent non seulement leurs sociabilités, mais aussi la manière dont iels fréquentent et s'investissent dans les différents espaces. C'est également ce que me confie M. (habitant d'Ectoniel, 47 ans, installé en 2018) qui s'est lancé dans son potager personnel notamment car aller au potager commun, n'étant pas sur son chemin, lui demandait un effort supplémentaire.

Ces récits font écho au principe de design en permaculture. La permaculture, qui existe depuis les années 1970, est une approche systémique qui permet de créer des écosystèmes durables inspirés des lois de la nature (Alonso et Guiochon, 2016). La permaculture humaine applique ces principes non seulement à l'agriculture pour laquelle ils sont d'ordinaire mobilisés, mais aussi à l'économie, à l'habitat et aux relations

entre individus. Le design, outil de conception et d'aménagement d'espaces de permaculture, suggère une organisation de l'espace par zonage où les éléments du quotidien dont l'usage est fréquent ou qui nécessitent une forte attention sont positionnés dans les zones les plus proches de l'habitation ou les plus facilement accessibles afin de limiter les dépenses d'énergie. D'après ce principe, les espaces les plus éloignés ou les moins accessibles auront ainsi tendance à être moins fréquentés par les individus. C'est le cas de M., même si le fait qu'il ait cessé de participer au potager commun est aussi lié à des désaccords au sein du groupe qui s'en occupe.

Les sociabilités semblent ainsi favorisées dans les espaces traversés par les habitant-es dans leur quotidien. Cette analyse est particulièrement parlante à Ectoniel et Talénaz où les interactions entre habitant-es sont couramment régies par le hasard des rencontres. À Mafassé où iels travaillent tous les jours ensemble et à Eobiwa où iels habitent le bâtiment commun, les sociabilités au sein des espaces collectifs restent très fréquentes.

### **De fréquenter à habiter les espaces communs**

Il existe au sein des espaces communs de grandes disparités d'usages. À Eobiwa par exemple, la maison commune est très visitée par les habitant-es, à l'exception d'un foyer qui y est nettement moins présent pour plusieurs raisons : la présence d'un enfant, le désir d'un des membres du foyer de se retirer de la vie collective et le niveau de confort de son habitation individuelle.

À Mafassé, E. me confie : « Moi j'habite ici [les espaces communs], j'habite pas ma caravane, c'est ici que j'habite » (habitant de Mafassé, 56 ans, installé en 2019). Pour cet habitant, à la différence d'autres qui habitent leur yourte ou leur cabane, l'espace commun apparaît comme une extension de son habitation qu'il n'occupe que pour dormir. Hormis certaines circonstances personnelles, ces disparités d'usage reflètent, dans le discours de l'habitant, un rapport à l'intimité et aux espaces collectifs propres à chaque individu.

À Talénaz, deux semaines de relevés de présence dans la bâtisse commune révèlent

que les habitant-es n'occupent pas ces espaces de manière égale. Bien que le temps passé sur le terrain ne permette pas d'en tirer des conclusions définitives, l'hypothèse d'éventuels rapports de pouvoir, genrés ou liés à l'ancienneté sur le lieu, mérite d'être approfondie pour comprendre les disparités d'usages des espaces communs.

Par ailleurs, les liens entre le confort relatif des espaces privés et communs et leur fréquentation ne sont pas aisés à étudier, de nombreux facteurs entrant en jeu tels la disponibilité physique et mentale des individus au moment de l'enquête, le contexte familial des différents foyers, la saison de l'immersion et la météorologie ou encore le rapport au collectif. On pourrait alors supposer hâtivement qu'un confort important dans l'espace, qu'il soit commun ou privé, favoriserait ou diminuerait le développement de sociabilités, incitant les habitant-es à fréquenter ces espaces. Réciproquement, l'inconfort de certains d'entre eux relativement à d'autres avantagerait l'occupation de ceux jugés les mieux équipés. Mais en réalité, le froid de la pièce principale n'empêche pas les habitant-es de Talénaz, emmitouflé-es dans leurs manteaux d'hiver, de s'y rassembler et d'y sociabiliser au cours, entre autres, de parties de jeux enflammées. À Mafassé, les personnes dont les cabanes sont les plus confortables continuent de fréquenter les espaces communs quotidiennement alors qu'ils n'en ont, matériellement, pas la nécessité.

Ainsi, si l'augmentation du confort des habitations a bien donné naissance aux nouvelles habitudes évoquées par C. ci-dessus, elle ne remet pas pour autant en cause le désir de vivre ensemble. Les espaces communs apparaissent ici comme une continuité de l'habitation, mais ceux-ci ne sont pas pour autant considérés comme des espaces dédiés à l'intimité.

### **L'intimité dans le collectif**

Cette dernière partie s'intéresse aux espaces permettant le repli sur soi et l'intimité, apparaissant comme essentiels dans les discours habitants. Je chercherai à mettre en lumière le rôle des interstices dans la création d'espaces d'intimité au sein même des espaces collectifs.

### **Un repli nécessaire**

Si, par définition, l'habitat léger possède une faible emprise au sol, les habitant-es sont libres d'étendre leur espace privé en se fabriquant un potager individuel ou une cuisine extérieure, en construisant des cabanons pour les toilettes sèches ou le stockage du bois ou encore en installant un hamac ou un jardin d'été dans les arbres alentour. Ainsi, bien qu'il n'y ait pas de délimitation physique de l'espace privé (à l'exception de quelques clôtures protégeant des animaux), la frontière entre public et privé n'est pas totalement perméable. Plusieurs indices suggèrent que l'on pénètre dans un espace privé : la bifurcation d'un chemin, une densité croissante au fur et à mesure que l'on s'approche de jeux d'enfants et d'outils, par exemple, témoignent de l'appropriation de l'espace par les habitant-es (Lefebvre, 1968) (**Fig. 4**). D'autres objets, comme la clochette, agissent comme une barrière symbolique que l'on ne peut franchir sans y avoir été invité. Pénétrer dans l'espace privé n'est pas tant un acte physique (comme ouvrir un portail) qu'une expérience sensorielle : c'est l'atmosphère ambiante qui change, s'intensifie, faisant ressentir dans tout le corps le caractère privé de l'espace. Lors des visites, l'accent est d'ailleurs toujours mis sur les espaces collectifs tandis que les habitations individuelles sont à peine montrées, encore moins approchées. On m'a rarement invitée à y pénétrer lors de mon séjour. Pour Nadège Leroux, l'intime est en effet permis par la possibilité de se dérober au regard d'autrui, l'habitation jouant le rôle de préservation de l'individu à travers la constitution d'un territoire personnel (Leroux, 2008).

Ma propre expérience à Talénaz m'a confirmé en très peu de temps la nécessité d'avoir accès à un espace de repli. Installée dans mon van aménagé, garé sur le parking devant l'entrée de la bâtisse commune, soumise aux allées et venues des habitant-es, je me suis rapidement rendu compte du manque d'espace personnel. Ce besoin, le discours des habitant-es le corrobore :

*Petit à petit, tu te rends compte qu'en fait, si tu veux tenir, t'as besoin de t'imposer des moments où t'es off. En fait c'est la ferme*

*même, des fois c'est un vortex, tu vois ? Il se passe tout le temps des trucs et en fait il faut que t'apprennes, même quand tu habites ici, que c'est pas grave si tu rates un repas qui a l'air trop cool [...] faut accepter de rater des moments collectifs.* (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020)

Les habitations individuelles jouent alors le rôle de cocon protecteur où les individus peuvent trouver refuge. Telle une seconde peau, l'habitation « protège, elle dissimule, elle assure le bien-être du corps » (Chollet, 2016 : 68-69). La préservation de l'espace intime à travers un isolement spatial et social n'entrave pas pour autant les relations interpersonnelles et les sociabilités. Au contraire, avoir un chez-soi bien à soi agit comme un médiateur intérieur en permettant aux individus de n'être dans la sphère collective que lorsqu'ils en ont la disposition psychologique.

### **Hors du passage : l'intime dans les espaces communs**

Les habitant-es se trouvent parfois contraint-es de trouver des espaces d'intimité, où se retirer et s'isoler, au sein des espaces collectifs. C'est le cas en particulier pour les habitats-chambres d'Eobiwa où il peut faire trop chaud l'été et trop humide l'hiver. Une amie proche du collectif d'Eobiwa me montre un hamac suspendu au milieu des arbres, son endroit ressource à elle. Si celui-ci est situé sur un lieu de passage entre la maison collective et les habitations, il reste à l'écart, comme englobé d'une atmosphère de calme et d'intimité que permet la présence d'arbres. Dans la maison collective, une salle dédiée au yoga et autres pratiques corporelles appréciées des habitant-es a été aménagée. Bien qu'elle ne soit pas excentrée, cette salle est située à l'étage, dans un lieu moins fréquenté et hors du passage, ce qui lui confère un caractère plus intime.

Parfois, le ressourcement ne peut être atteint qu'en s'éloignant physiquement des espaces collectifs. Certain-es préféreront alors investir les espaces périphériques comme le fait T. (habitant d'Eobiwa, 26 ans, installé en 2021) pour qui c'est la forêt qui lui

**Fig. 4**

En arrivant chez J. et N.,  
Ectoniel. © Eva Nora-Couot,  
2023.

**Fig. 5**

La cabane d'A., Ectoniel. © Eva  
Nora-Couot, 2023.



4



5

permet de se retrouver. À Ectoniel, A. (habitante d'Ectoniel, 39 ans, installée en 2019), qui ne trouve pas son habitat suffisamment ressourçant, car elle ne parvient pas à s'y sentir seule, s'est construit une cabane en contrebas du terrain où il lui arrive de passer la nuit (Fig. 5). Cette cabane est isolée, en bordure d'un bois, invisible depuis les autres habitations ou le ciel grâce à son toit végétalisé. Il arrive aussi régulièrement à A. de quitter Ectoniel pour quelques jours afin de trouver l'isolement dont elle a besoin.

L'intimité n'est pas qu'une affaire de solitude. Elle se partage aussi à plusieurs pour renforcer les liens et le sentiment d'appartenance. À Mafassé, le projet de la salle de danse a su créer une véritable intimité collective, permise en particulier par l'architecture de la salle et son confort matériel :

*On peut mettre tous les tatamis... tu vois on est trop bien là-bas ! [...] Et puis personne n'y passe, il n'y a pas de traversée possible. Il y a la trappe, t'y viens ou t'y viens pas, mais tu peux pas entendre ce qui s'y passe si t'y viens pas, quoi.* (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020)

À Eobiwa, j'ai pu observer à plusieurs reprises des temps d'intimité à deux. Plus qu'une discussion ordinaire, les habitant-es s'isolent volontairement en petit comité pour s'écouter, se confier, se rassurer. Les espaces choisis sont généralement situés en retrait, hors du passage, créant une atmosphère intime que personne n'oserait déranger.

Ainsi, la quête de l'intimité apparaît comme indissociable de la question spatiale et matérielle. Si la distanciation pure et dure est une stratégie efficace, les vides et entre-deux de l'espace commun peuvent aussi, le temps d'un instant, s'apparenter à de l'espace privé.

### **Les interstices : espaces de transitions et stratégies d'évitement**

Malgré ces stratégies, revenir à la sphère privée pour se retrouver reste indispensable dans tous les lieux étudiés. Le trajet jusqu'à l'habitation individuelle agit alors comme un espace tampon, permettant la transition entre la sphère collective et la sphère privée.

*Du coup, vu qu'il y a très peu d'espaces où tu peux être seul-e à la ferme, tranquille, et où tu peux redescendre aussi, et ben, en fait, ces dix minutes pour aller à nos habitats ils sont essentiels quoi, tu vois ? C'est cette transition où tu passes du collectif à je vais me retrouver toute seule chez moi et vas-y, je vais... Je vais me renourrir de... de calme, de... J'ai plus rien à prouver et tout ça, quoi. Et je trouve que c'est hyper important, moi en tout cas je trouve.* (Habitante de Mafassé, 41 ans, installée en 2020)

Dans l'autre sens, l'espace de transition entre l'habitation et les espaces communs est, comme j'ai pu moi-même l'expérimenter, tout aussi essentiel. Il permet une mise en condition, physique et psychologique, nécessaire à la rencontre avec l'autre.

La distanciation entre les espaces privés et communs favorise une sorte d'acclimation rendue possible par l'action de se déplacer sur les chemins qui sillonnent le terrain de toutes parts. Lorsque la rencontre avec l'autre n'est pas souhaitée ou en cas de conflit interpersonnel, ces chemins permettent le développement de stratégies d'évitement. Ils offrent la possibilité d'emprunter des voies alternatives pour accéder aux espaces collectifs tout en évitant les interactions sociales induites par la rencontre avec d'autres habitant-es : faire le tour d'un côté plutôt que de l'autre, emprunter le petit sentier plus long et moins entretenu plutôt que le chemin principal, passer par la porte de derrière, etc. Ainsi, contrairement à ce qui a été souligné précédemment, les interstices peuvent également favoriser la non-sociabilité en offrant aux habitant-es la possibilité de se déplacer discrètement au sein des espaces collectifs. Les interstices se révèlent alors être des espaces hybrides, simultanément sociaux et asociaux, communs et privés, et qui renseignent sur la disponibilité des habitant-es à interagir entre eux.

### **Conclusion**

Finalement, une lecture spatiale de ces habitats collectifs et légers a permis d'explorer la vie collective, les formes de sociabilités et le maintien de l'intimité dans ces groupes d'habitant-es. L'observation de l'espace et

des pratiques spatiales – les choix matériels, architecturaux et aménagistes, les déplacements des habitant-es et leur manière d’habiter ou de fréquenter les différents espaces communs et privés – renseigne sur leur manière d’être et de faire ensemble. Le quotidien de ces collectifs apparaît comme la combinaison entre des activités nécessaires, liées à l’entretien du lieu et de ses habitant-es, et des activités plus spontanées et aléatoires, liées à la volonté de reconstruire un lien d’entraide et de solidarité.

L’article révèle une grande flexibilité dans la manière dont les habitant-es s’approprient les espaces pour faire vivre la vie collective, entretenir les liens, mais aussi créer des espaces d’intimité seul-es ou à plusieurs. Les interstices en particulier jouent le rôle d’espaces hybrides, dont les fonctions et les usages varient au gré des besoins des habitant-es. Les espaces apparaissent comme malléables et les frontières entre l’intime et le collectif perméables. La dichotomie privé/public semble ici insuffisante pour décrire les espaces de ces lieux de vie. Ces caractéristiques pourraient-elles conditionner l’équilibre de ces groupes dans le temps ? Dans tous les cas, elles dépeignent un certain rapport au monde, en particulier à l’habitat et à la propriété, à l’environnement et au territoire habité, mais aussi aux relations interpersonnelles.

**Eva Nora-Couot** est ingénieure et urbaniste diplômée de l’ENTPE en 2022. Elle est doctorante au CRH-LAVUE où elle fait sa thèse en aménagement de l’espace et urbanisme. Son travail se concentre sur les pratiques spatiales au sein de groupes d’habitant-es ayant choisi d’expérimenter un mode de vie collectif et léger.

## RÉFÉRENCES

- Académie française** (2024) « Sociabilité », dans *Dictionnaire de l'Académie française*. Disponible à l'adresse : <http://www.dictionnaire-academie.fr/article/A5S0899> (consulté le 3 mai 2024).
- Alonso, B. et Guiochon, C.** (2016) *Permaculture humaine : des clés pour vivre la transition*. Montréal : Écosociété.
- Angeras, A.** (2015) « Des normes "d'habiter" questionnées : le quartier de la Baraque », *Socio-anthropologie*, 32, pp. 41–54. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/socioanthropologie.1877>
- Angeras, A.** (2022) « Circumnavigations écohabitantes. Photoethnographie de l'habitat "léger" », dans Girard, M. et Mésini, B., eds. *ÉcoHabiter des environnements pluriels*. Marseille : Imbernon, pp. 170–175.
- Bacqué, M.-H. et Vermeersch, S.** (2007) *Changer la vie : les classes moyennes et l'héritage de Mai 68*. Ivry-sur-Seine : Les Éditions de l'Atelier/ouvrières.
- Barbe, F.** (2016) « La "zone à défendre" de Notre-Dame-des-Landes ou l'habiter comme politique », *Noroi - Environnement, aménagement, société*, 238–239, pp. 109–130. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/noroi.5898>
- Bresson, S.** (2016) « La copropriété repensée dans l'habitat participatif », dans Denéfle, S., éd. *Repenser la propriété. Des alternatives pour habiter*. Rennes : Presse universitaire de Rennes, pp. 103–114.
- Breviglieri, M. et Pattaroni, L.** (2005) « Le souci de propriété. Vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois », dans Morel, A., éd. *La société des voisins*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 275–289. Disponible à l'adresse : <https://hal.science/hal-03249472>
- Chollet, M.** (2016) *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*. Paris : La Découverte.
- Costes, L.** (2015) « Habiter autrement ? », *Socio-anthropologie*, 32, pp. 9–19. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.1859>
- D'Erm, P. et Lazic, P.** (2009) *Vivre ensemble autrement. Écovillages, éco-quartiers, habitat groupé*. Paris : Ulmer.
- Dubertand, B.** (2021) « "Faire son truc" dans la montagne. Braconner l'autonomie en Ariège aujourd'hui », *Civilisations*, 70, pp. 27–50. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/civilisations.6613>
- Favret-Saada, J.** (1990) « Être affecté », *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 8, pp. 3–9. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3406/gradh.1990.1340>
- Fijalkow, Y. et Maresca, B.** (2022) *L'archipel résidentiel : logements et dynamiques urbaines*. Malakoff : Armand Colin.
- Hameaux légers** (2023) *Habiter léger : guide pratique pour s'installer en habitat réversible : tiny-house, yourte, bois-terre-paille...* Paris : Ulmer.
- Leafe Christian, D.** (2015) *Vivre autrement : écovillages, communautés et cohabitats*. Montréal : Écosociété.
- Lefebvre, H.** (1968) *Le droit à la ville*. Paris : Anthropos.
- Leroux, N.** (2008) « Qu'est-ce qu'habiter ? Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion », *VST - Vie sociale et traitements*, 97, pp. 14–25. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/vst.097.0014>
- Mésini, B.** (2011) « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère ? », *Techniques & culture*, 56 (1), pp. 148–165. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/tc.5742>
- Moati, P.** (2016) *La société malade de l'hyperconsommation*. Paris : Odile Jacob.
- Perret, M.** (2014) « Vous avez dit "vivre-ensemble" ? », *Humanisme*, 303, pp. 14–17. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/huma.303.0014>
- Pettonnet, C.** (1982) « L'observation flottante, l'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22 (4), pp. 37–47. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3406/hom.1982.368323>
- Pruvost, G.** (2017) « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013–2014) », *Politix*, 117, pp. 35–62. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/pox.117.0035>
- Rouvière, C.** (2016) « Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 133, pp. 127–146. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/chrhc.5597>
- St-Denis, K., Luckerhoff, J., et Guillemette, F.** (2015) « Introduction : les approches inductives en anthropologie », *Approches inductives : travail intellectuel et construction des connaissances*, 2 (2), pp. 1–14. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.7202/1032604ar>
- Tapie, G.** (2014) *Sociologie de l'habitat contemporain : vivre l'architecture*. Marseille : Parenthèses.